

TEMOIGNAGES VERDUN

(Extrait du livre : Verdun, la bataille racontée par les survivants ; Jacques-Henri LEFEBVRE, Editions du Mémorial de Verdun, 1990)

L'ARTILLERIE

PREPARATION D'ARTILLERIE

Commandant PASSAGA, Bois de Caures, 21 Février 1916

« Ce qu'étaient les déchaînements d'artillerie ? L'Enfer !

Des ébranlements formidables, des explosions déchirantes, des gerbes de flammes, des tourbillons de fumée, une pluie de terre, de pierres, de fer ! Le souffle des explosions bousculait les choses et les hommes. Il y avait des armes, des munitions détruites, dispersées, enfouies ; des tranchées écrasées, comblées, des abris détruits, des hommes enterrés vivants ; des blessés, des morts !

Ce que devenait le défenseur ? Une loque ! A travers le ronflement des obus, les miaulements et les sifflements de leurs éclats, le fracas des explosions, la mort le menaçait, le fascinait. L'homme allait se blottir dans un abri, s'il le pouvait, ou bien au plus profond de la tranchée, ou encore derrière le moindre couvert qui lui paraissait protecteur. Il s'y faisait petit, petit, se tassait, se recroquevillait le plus possible. Hébété, tête vide, l'œil fixe, hagard, la pupille dilatée, les vaisseaux sanguins contractés à l'extrême, il avait les nerfs brisés. Le défenseur du retranchement n'existait plus, parce que, momentanément du moins, sa volonté était abolie : il était littéralement réduit à l'état de loque humaine.

Mais si elle voulait que son infanterie puisse envahir le retranchement, l'artillerie de l'attaquant était obligée d'allonger légèrement son tir, c'est-à-dire d'envoyer un peu au-delà du retranchement les obus qui le broyaient.

Dès lors, autour du défenseur, la terre tremblait moins ; les sifflements, les éclatements s'atténaient ; l'inférel cyclone semblait sévir plus loin... Sans aucun doute, la mort s'éloignait ! Maintenant, progressivement, le défenseur se reprenait. L'angoisse qui l'oppressait précédemment diminuait, parce que, petit à petit, diminuait la contraction des vaisseaux sanguins. Son œil commençait à percevoir, et, avec la perception des choses extérieures, le défenseur reprenait progressivement celle du devoir. Il herchait son arme, ses munitions, reprenait son poste, et bientôt enfin, retrouvait la volonté de se servir de son arme.

Si l'adversaire n'avait pas pu aborder le retranchement avant cet instant, il était ; trop tard ! L'arme du défenseur était prête désormais à répandre, à son tour, l'épouvante et la mort ! »

Aspirant BOURDILLAT, 2^e BCP

« D'une minute à l'autre, dans notre tranchée, le déluge de fer s'accroît. Les arbres sont fauchés, la terre vole de toutes parts. Une acre fumée prend à la gorge. A chaque rafale qui passe, le corps se resserre, les nerfs se contractent, et la respiration se fait plus courte, plus saccadée... A côté de moi, le lieutenant Fleury se lève :

- Bourdillat, me dit-il, je vais voir ce qui se passe ; j'ai tellement les nerfs à bout que je préfère remuer.

C'est d'une imprudence inouïe !

- Ne quittez pas votre trou, mon lieutenant, lui dis-je, les obus nous rasant de si près que c'est folie.

- Tant pis, me répond-t-il, je préfère marcher un peu...

Il est à peine sur le rebord de la tranchée qu'un obus lui arrache la tête... Je regarde stupidement le morceau de mâchoire inférieure qui reste seul attaché au corps, tandis que son cou béant déverse dans la tranchée un mélange de sang et de moelle... »

LES GAZ

Soldat Théophile POINARD, 413^e RI, Bois Fumin, juillet 1916

« Le 31 juillet 1916, dans la nuit, les Allemands déclenchent un violent bombardement aux gaz asphyxiants. Je m'empresse de mettre mon masque.

Après deux violentes attaques que nous avons repoussées, mais avec beaucoup de pertes, je retrouve non loin d'où je l'avais laissé, mon copain Signal. Le mica de son masque était percé ; il était privé de connaissance. Je m'empresse de le lui changer, car les Allemands continuent l'envoi de gaz. Signal retrouve ses esprits, arrache son masque et me dit : « Mon vieux Théo, je suis foutu » et au même moment, il est pris d'un violent vomissement. Le sang lui sort par le nez, les oreilles et à pleine bouche ; l'horrible agonie ! Jamais je ne pourrai l'oublier. Il ne voulait pas mourir et me disait de le sauver ; il me parlait de sa mère ; puis il me disait qu'il souffrait trop, de lui donner une grenade pour se faire sauter. Je pleurais comme un enfant et je m'efforçais de le consoler. Le délire le prit et il se croyait auprès de sa fiancée et de ses parents. A ce moment, réussirent à percer notre front. Je me précipitais à la contre-attaque avec les camarades et je ne revis plus jamais mon pauvre Signal. »

LE COMBAT

AVANT L'ATTAQUE

Lieutenant Charles HENRY, 48e RI, 11 Aout 1916, ouvrage de Thiaumont.

« Les heures s'écoulent, lentes mais inexorables. Personne ne peut avaler quoi que ce soit, la gorge est trop serrée. Celui qui n'a pas connu ces heures-là ne peut vraiment pas dire qu'il a fait la guerre, et seul le fantassin, toujours à l'avant, sait dans quelles terribles angoisses son âme s'est trouvée, quelles heures épouvantables sont celles qui précèdent une attaque brutale à la baïonnette.

Toujours et toujours cette angoissante pensée : dans quelques heures, serai-je encore de ce monde, ou bien ne serai-je plus qu'un cadavre horrible que les obus auront mis en lambeaux ?

A 16 heures, nos canons commencent à bombarder l'ouvrage que nous devons enlever deux heures plus tard. La réplique ne se fait pas attendre, bientôt les obus ennemis pleuvent comme grêle autour de nous. Plusieurs de mes hommes sont blessés, enterrés par les obus de 210mm.

Les cadavres retournés une fois de plus par les obus, dégagent une odeur infecte. Les éclatements simultanés, les sifflements des 75mm et le hurlement des gros calibres agissent d'une telle façon sur nos pauvres cervelles que nous croyons qu'elles vont éclater. Et toujours de nouvelles victimes qui crient au secours.

Cependant, l'heure H approche...

Plus que 30 minutes, 20, 10. L'aiguille de ma montre avance constamment, rien ne peut l'arrêter. Mon œil ne la quitte plus et je compte... La poche bourrée de cartouches, le fusil d'un mort à la main, je me redresse lentement sur les genoux... 17h58, 17h59... 18h ! J'ouvre la bouche pour crier : « En avant ! », quand un éclatement rouge m'aveugle, me renverse sur le sol. J'ai le genou droit transpercé, une seconde blessure au ventre et une troisième à la joue.

Près de moi, d'autres blessés, des morts... »

L'ASSAUT

Colonel Grasset, Bois de Caures, 21 Février 1916

« On se bat d'abord à coups de fusil et le sergent Cosyns, d'un tir à répétition à moins de 10 mètres, abat sept Allemands ; puis la lutte continue à la grenade et enfin, à la baïonnette et à coups de crosse. La mort épargne le lieutenant Robin qui est atteint légèrement au pied d'un éclat de grenade. Mais le soldat Hénin qui, seul, interdisait le boyau de communication à une demi-section ennemie, tombe, la tête écrasée d'un coup de crosse. Le sergent Simon est défiguré par une grenade. Le sergent Berthe à la mâchoire fracassée par une balle. Le soldat Dubois à le ventre ouvert d'un coup de baïonnette. »

LES BLESSES

BLESSE AGONISANT

SOLDAT CORNEVIN, 160e RI, COTE DU POIVRE.

« Un détachement du génie est près de nous, sur la cote du Poivre mais plus exposé de nous. Quand, après le bombardement quotidien, nous sortons de dessous nos branchages, nous voyons tous ces malheureux étendus, immobiles, pas un à secourir...

La nuit, cependant, un blessé se relève parmi ces morts. Il appelle, il réclame à boire. Nous lui donnons de cette eau boueuse que des hommes vont chercher plus bas, dans un ruisseau, sous le feu d'une mitrailleuse allemande, avec des seaux en toiles qu'ils remplissent précipitamment.

Nous voulons le transporter au poste de secours, mais le moindre mouvement lui arrache des cris de douleurs. Les brancardiers appelés le laisseront là. Rien à faire !

Nous couvrons de couvertures ses jambes brisées, tout son misérable corps, nous relevons sa tête et, la mort dans l'âme, le laissons en proie au délire. Nous revenons apaiser sa soif de temps en temps. Le lendemain, il nous appelle par nos noms qu'il a entendus. Parfois, sa voix déchirante articule ceux des siens ; il pleure ; c'est poignant.

Le bombardement recommence, et l'épargne. La nuit suivante, il n'est pas encore mort mais ses appels sont moins fréquents, sa voix bien faible. Au petit jour, il n'est plus. »

LE POSTE DE SECOURS

POSTE DE SECOURS D'ESNE, AU PIED DU MORT HOMME ET DE LA COTE 304, Témoin anonyme.

« De grandes plaques rouges marquent les places où les brancards ont été posés avant d'être descendus dans les caves. Le long des murs, les brancards sont montés en permanence, prêt à servir. Les toiles sont noires de sang coagulé et les hommes qui rodent dans la cour, affamés, les yeux fous, la barbe longue, ont un air accablé de condamnés à mort. A gauche, sous le hangar, c'est pire encore. Des blessés sont morts en route ou pendant qu'on leur faisait un pansement. Alors, on les a mis de côté pour passer aux survivants... Et ils sont là, dans cette sorte de grange, pèle mêle, éventrés, déchiquetés, horribles, dans des faces au rictus effrayant, dans des positions étranges et raidies, des gestes figés de colère ou de douleur, des expressions de désespoir qui font mal. Voici une toile de tente qui contient les restes d'un capitaine. Il y a là 3 cotes et la moitié de la figure, le tout enveloppé dans un manteau. Un paquet semblable est à côté, ficelé avec une étiquette dessus. L'entassement de ces morts terreux, sanglants, horrifiés, donne le cauchemar. Pour comble, pendant la nuit, les rats viennent leur ronger la face et leur manger les yeux. Ce sont alors des faces squelettiques qui vous regardent avec leurs orbites vides. Jamais je n'ai rien vu de si atroce. Les enterrer ? Ils sont trop nombreux, on n'a pas le temps, et puis, c'est trop dangereux, alors il faut vivre au milieu d'eux, manger, dormir auprès d'eux. »

Aide major LABY, 294^e RI

« Notre poste de secours regorge de blessés. Nous faisons des pansements sans discontinuer et nous disons par signes ce que nous avons à dire : impossible de placer un mot ; on ne peut même pas s'entendre. Un lieutenant, arrivé en renfort au régiment il y a quelques jours, vient d'être tué, mutilé affreusement, deux minutes après m'avoir serré la main ; un éclat d'obus est arrivé sur sa mulette pleine de grenades et l'a mis en bouillie...

Que de souffrances parmi tous ceux qui m'entourent et que de courage aussi ! Plaies légères et délabrements affreux, je panse tout de mon mieux, et au plus vite. Je soigne ceux qui sont étendus sur leur brancard, devant le poste de secours devenu trop petit pour les accueillir tous. Un malheureux à qui j'essaie de garrotter l'artère fémorale est blessé d'un profond éclat dans la poitrine pendant que je le panse.

Un tout jeune caporal m'arrive, tout seul, avec les deux mains arrachées au ras des poignets. Il regarde ses deux moignons rouges et horribles avec des yeux exorbités. Je tâche de trouver un mot qui le console et lui crie « Tu vas pouvoir rentrer chez toi. Que fais-tu dans le civil ? ». J'ai alors la réponse navrante qui me serre le cœur et m'empêche de rien ajouter : « Sculpteur ! » dit-il.

Un mitrailleur à le ventre ouvert ; il accourt ici avec ses pauvres mains crispées sur ses intestins qui s'échappent. Un autre m'arrive, la tête bandée de son pansement individuel, soutenu par un camarade. Je le fais asseoir devant moi, sur une petite caisse, mais il a l'air quasiment endormi et ne m'aide pas du tout, laissant sa tête bringuebaler de droite et de gauche. Je suis pressé, et, sentant les autres qui attendent, je lui demande de mieux se prêter au pansement. Mais lui ne cesse de répéter inlassablement : « Oh ! Laissez-moi dormir, laissez moi dormir... ». J'enlève la bande qui lui entoure la tête et alors, la chose horrible m'apparaît : toute la moitié de son cerveau, son hémisphère droit tout entier glisse en dehors de son crâne béant et j'éprouve cette sensation terrible de recevoir dans ma main gauche toute la matière cérébrale de ce malheureux qui, la boîte crânienne défoncée et vidée en partie de son contenu, continue de me répéter son leitmotiv : « Laissez-moi dormir » ; Alors je lui dis : « oui, mon vieux, va ! On va te laisser dormir ». Je vide ma main de son contenu que je remets à sa place avec précaution et angoisse, maintenant le tout avec des compresses et une bande. « Va dormir, va, mon vieux ! ». Soutenu sous chaque bras, ce mort vivant fait quelques pas, s'étend dans un coin. Une piqure de morphine, une couverture et le sommeil, hélas, pour toujours.

Pansements toute la nuit, souvent en pleine obscurité, en « tâtant » les plaies. La moindre lueur de lampe électrique provoque une rafale de mitrailleuse. Avec cela, nos mains sont sales, pleines de terre et de sang. Je rencontre dans l'obscurité un soldat d'un régiment voisin qui erre tout seul, tombant à chaque pas et à bout de force : une balle lui a enlevé les deux yeux... »

Aide-major Emile POINTEAU. Poste de secours de La Chapelle Sainte Fine.

« Les pansements maculés qu'on jetait à terre et dont on n'avait pas le temps de se débarrasser, avaient fini par s'accumuler sur le sol et faisaient aux pieds comme un épais tapis dans lequel on s'enfonçait jusqu'aux chevilles...

Parmi les grands blessés, parmi ceux qui allaient mourir, les uns demandaient leur mère, comme des enfants qui ont besoin d'être dorlotés, rassurés. D'autres, impatients de vivre et se sentant abandonnés par la vie, se lamentaient de rage et de désespoir.

On amène un artilleur affreusement mutilé. Ses plaies sont horribles ; il est exsangue, son visage est blanc comme du marbre. Il a les deux jambes broyées. Elles ne tiennent plus que par miracle par quelques lambeaux de chair et de muscles. Il saigne abondamment. Pendant qu'on lui fait une piqure de morphine, le médecin examine les

dégâts. Les os broyés soutiennent mal les chairs, arrachées. Rigides et dressés de tous les côtés, des éclats d'os tiennent des lambeaux de chair qui pendent lamentablement et sur lesquels sont collés des morceaux d'étoffes. Comme on s'apprête à faire un pansement et que l'on remue un peu l'une de ses jambes meurtries, un caillot de sang se détache et un énorme jet de sang pisse sur le médecin. Le malheureux pousse un « Ah » plaintif et rend le dernier soupir, là, tout d'un coup, sans qu'on ait eu le temps de s'y attendre, de s'en apercevoir presque...

Nouveau brouhaha vers l'entrée. C'est un blessé, la poitrine percée de balles comme une écumoire, et qui vomit le sang à flot. Pansements, piqure de morphine et d'éther. On l'emporte. Alors, avec des yeux effrayants, en passant devant le docteur, il s'exclame :

- Est-ce que j'en reviendrai ? Pensez-vous ?
- Mais bien sûr mon petit, que tu en reviendras ! On ne meurt pas pour avoir craché du sang !

C'est assurément un mensonge, mais aussi une aumône. En entendant cela, le petit blessé fait « Ah ! » et son œil lance un éclair de joie :

- Alors, je les reverrai ?

Et très vite, il explique :

- C'est que, voyez-vous, j'ai deux petits enfants... Deux et quatre ans... Et ma femme est morte... Alors, il faut que je vive, pour eux !

Touché jusqu'aux larmes, estimant qu'il devait mentir carrément, le médecin affirme :

- Mais bien sûr, bien sûr, que tu les reverras ! Je n'ai jamais vu mourir pour un cas pareil ! Ainsi, tu vois, tu peux être tranquille !

Alors le moribond tend au docteur sa pauvre main déjà pâle comme la main d'un cadavre. Et, comme on l'emporte vers les ambulances, le médecin reste là, ému, suivant des yeux le brancard qui s'éloigne.

Un blessé dit :

- C'est triste, hein, Docteur ?

Celui-ci répond, en hochant la tête :

- Oui, je le comprends, moi aussi, j'ai deux enfants, comme lui... »

SHELL SHOCK

Sergent Etienne RAYNAL, 81^e RI, 5 Aout 1916, Fleury.

« Une partie de la compagnie occupe une redoute de l'ouvrage de Thiaumont.

De nombreux blessés se massent près de la redoute croyant y être plus en sûreté et se font tuer là par les obus. Près d'un blessé qui vient dans notre direction tombe un gros obus. Un cadavre en décomposition est soulevé par l'explosion à plusieurs mètres de hauteur et, en retombant, s'écrase sur le blessé. Le malheureux vient vers nous en courant. Il est tout couvert de débris humains et dégage une odeur insupportable... nous lui crions d'aller au poste de secours, car nous n'avons rien pour le soigner. Il passe devant nous en hurlant et s'en va au hasard ; il a sans doute perdu la raison.

Quelques instants après, un jeune pourvoyeur de notre compagnie saisit une hache et s'en va dans la direction des Allemands en criant : « je veux tuer des ennemis, il faut que je tue des ennemis ». Le malheureux lui aussi avait perdu la raison. »

LA SOUFFRANCE QUOTIDIENNE

LE CHARNIER

Caporal Robert PERREAU, 203^e RI, LE MORT HOMME, Novembre 1916.

« Je suis essoufflé et je me colle au sol. Une odeur épouvantable m'assaille aussitôt. Je suis blotti contre une forme humaine à moitié enfouie dans la boue. Le drap de la veste a pris la couleur de la terre et seuls quelques détails de l'équipement m'indiquent que c'est un cadavre allemand. Je rampe pour éviter l'affreux contact, mais partout la terre est jonchée de débris horribles. Je passe près d'un cadavre français dont les mains crispées, noires, décharnées, se dressent vers le ciel comme si le mort implorait encore la pitié divine.

Aussi loin que mon regard peut porter, le sol est couvert de cadavres, amis ou ennemis, restés figés dans les poses les plus invraisemblables. Le sommet du Mort Homme ressemble par endroits à un dépôt d'ordures ou s'amoncellent des lambeaux de vêtements, des armes mutilées, des casques déchiquetés, des vivres qui pourrissent, des os blanchissants, des chairs putréfiées.

[...] L'odeur de mort nous est devenue si familière dans ce secteur de Verdun qu'elle ne m'empêche pas de manger avec mes mains souillées un croûton de pain que réclame mon estomac affamé. [...]. La tranchée n'est plus maintenant qu'une mare de boue d'où monte une odeur intolérable. Tout objet qui échappe des mains est irrémédiablement perdu dans la boue liquide. Le moral est plus bas que je ne l'ai jamais vu devant de telles misères

physiques. La pluie tombe sans arrêt et traverse nos vêtements. Le froid nous pénètre, les poux nous sucent le sang ; tout le corps est brisé. La pluie et la boue décomposent les cadavres d'où s'exhale une odeur écœurante. Nous ne mangeons plus. Je vois des hommes de quarante ans pleurer comme des enfants. Certains voudraient mourir. »

Sous-Lieutenant Albert TEXIER, 42^e RI, Fort de Vaux, mai 1916

« Quelques jours avant la chute du fort, mes hommes creusent un boyau. Quelquefois, un travailleur, bouleversé, écœuré, se relève à moitié ; sa pelle ou sa pioche lui tombe des mains : le sol est formé de cadavres ;

- Mon Lieutenant, on creuse dans de la viande ... !
- T'occupe pas, creuse... ! »

BOUE SAUVETAGE

Lieutenant Lucien Gros, 24 Octobre 1916

« C'était le matin de l'attaque de 24 octobre. Nous donnions toute notre attention au tir formidable de notre artillerie, quand nous entendîmes des cris : « Au secours ! Au secours ! »

Souvent nous l'avions entendu, ce cri, mais jamais poussé avec un tel accent d'angoisse. Electrisés, arrachés de nos trous, comme malgré nous, tant avait été tragique cet appel, nous courûmes, quelques soldats et moi, dans la direction d'où il était parti.

Dans un vaste entonnoir d'obus rempli de boue liquide de laquelle il lui était impossible de s'arracher, un artilleur du bataillon s'était enlisé en allant porter une caisse de grenade.

La boue, puissante comme des tenailles, l'enserrait. Il sentait son corps aspiré vers le fond sans pouvoir faire un seul mouvement pour se sauver. Au contraire, s'il bougeait, il s'enfonçait davantage. Déjà, la boue atteignait la hauteur de ses cuisses.

Immédiatement, les secours s'organisèrent. Des bretelles de fusil attachées l'une à l'autre lui sont lancées. Il s'en saisit. L'espoir renaît en lui, la sueur qui sillonnait son visage cesse de couler. Hélas, le calvaire ne fait que commencer. Il tire sur les bretelles, elles cassent. Il s'enfonce jusqu'au ventre.

Que faire ? Il nous est impossible de s'approcher de lui et de le saisir : trois mètres au moins de boue nous séparent. Un soldat veut malgré tout tenter ce geste héroïque. Il avance un pied. Sa jambe entière est engloutie aussitôt et nous avons beaucoup de peine pour l'arracher du borbier.

Pendant que je reste à veiller l'enlisé, mes hommes vont à la découverte. L'attente est longue, très longue... Ils reviennent enfin, portant des planches larges de 10 cm et longues de plusieurs mètres. Sans perdre de temps, nous lançons de chaque côté du camarade ces bois sauveurs. Il essaie de se soulever en s'appuyant dessus avec ses mains. Un peu d'espoir renaît ; il lui semble, et il nous l'a crié, que ses jambes, tout doucement, sortent de la boue.

Malheur ! Au moment où, fatigué, il veut se reposer, son corps s'enfonce un peu plus. Il est enterré maintenant jusqu'au épaules. Pour lui, pour nous, c'est fini, il va mourir.

- Laissez-moi, nous dit-il avec désespoir, vous avez fait tout ce que vous pouviez, je mourrai ici.

Mais nous ne nous déclarons pas encore vaincus. Si une planche pouvait être passée entre les jambes du camarade, son corps reposerait dessus, ce qui l'empêcherait tout au moins de s'enfoncer.

Une première tentative est faite. Elle échoue car il nous est impossible, à la distance où nous sommes, de pousser la planche avec vigueur ; la boue forme obstacle. Il faut avant tout se rapprocher de lui. Aussitôt, de tous côtés, nous ramassons tout ce que nous trouvons : planches, vieux fusils, sacs, rouleaux de fils de fer, débris de toute sorte. Tout est lancé dans le gouffre. Il semble insatiable, il avale tout. Enfin, gavé, repus, il laisse apparaître les derniers débris qui émergent.

Résisteront-ils ? Essayons. Des planches sont amoncelées, un pas en avant est esquissé. L'équilibre est peu stable. Tout s'enfonce. Déjà, nous avons de la boue jusqu'à mi-jambe. Mais, poussée avec force, la planche, doucement, tout doucement, glisse entre les cuisses de l'enlisé, non sans l'avoir cruellement écorché au passage. Un cri de joie jaillit de nos poitrines. Notre camarade renaît à l'espérance. Il ne s'enfonce plus.

Plaçant des planches les unes au-dessus des autres, nous réussissons à nous avancer à sa hauteur, au risque nous même d'être enlisés à notre tour. Des bretelles de fusils, tressées cette fois, sont passées autour de son corps. Il n'y plus qu'à tirer. S'aidant de la planche sur laquelle il repose, s'accrochant avec ses mains à celles qui sont à ses côtés, tiré par six camarades, dont la force se décuple du désir qu'ils ont de sauver leur ami, après bien des efforts, des alternatives de joie et de désillusion, il est arraché du gouffre.

La camaraderie, née des souffrances communes, avait été, cette fois encore, plus forte que la mort. »

Journal du 30^e RI, Ravin de la Dame, avril 1916

« Le 1^{er} bataillon monte à l'attaque du ravin de la Dame. Il a plu, la boue a envahi tout le secteur. Cherchant un abri, un homme s'est jeté dans le boyau, et la boue est aussitôt montée jusqu'à sa ceinture. Il demande de l'aide.

Deux hommes lui ont tendu leurs fusils ; deux fois, ils ont glissé et vite ils ont repris place dans la colonne qui passe tout près, sourde aux supplications de l'enlisé qui s'enfonce lentement, sans secours.

Plus bas, des blessés se plaignent atrocement. L'un d'eux est resté sur l'étroit sentier entre deux entonnoirs. On ne peut pas passer ailleurs et il n'est pas possible de l'enjamber : on suit le sentier, et, sous nos pieds, le blessé gémit faiblement... ».

LA SOIF

Caporal Léon BRUNEAU, 67^e RI, Bois Fumin, juin 1916

« Jamais je n'ai tant souffert de la soif que du 18 au 23 juin au Bois Fumin. Un jour, les pauvres vieux territoriaux nous apportent un bidon de 2 litres de pinard qu'ils remettent au sergent. Celui-ci se met à boire avec notre lieutenant, sans s'occuper de nous. Je dis à mi-voix : « ils ne vont pas nous en laisser, les vaches ! » Il faut vous dire que, les copains et moi, on avait bu de notre urine avec un peu de sucre, sucé les racines d'arbres, sucé le jus salé d'une boîte de conserve abandonnée par les Allemands. Enfin, le sergent me donna un quart de vin, un seul et pas plein jusqu'au bord, que je partageais avec les copains. Quel soulagement, mais on avait le palais brûlé par l'urine. Après l'affaire, je fus proposé avec trois autres pour la croix de guerre, mais le lieutenant raya mon nom de la liste... »

HUMOUR

GRAND MERE OBSTINEE

Lieutenant P., 95^e RI, Fleury, 25 Février 1916

« Une des habitantes de Fleury, qui avait pris part à la fuite générale, revient au soir du 26 et frappe à la porte de secours.

- C'est-y qu'on pourrait coucher ici la nuit ? demande-t-elle au docteur Clair.

Et comme le major s'étonne de cette demande insolite, la vieille femme explique qu'elle est partie sans ranger son linge : il faut donc qu'elle range son linge !

- Mais, madame, vous n'entendez donc pas les obus ?
- J'ai mon linge à ranger !
- Toutes les maisons du village vont être démolies les unes après les autres !
- J'ai mon linge à ranger !
- Vous risquez de vous faire tuer par un éclat !

Et puis, pour couper court à des remarques qui l'ennuient, elle sort ce dernier argument sans réplique :

- Et d'abord, j'ai aussi mes 3 canards qui sont restés à la maison ! »